

# LIVRES



Poésie Page D3  
Vitrine jeunesse Page D4  
Le bloc-notes Page D5  
Essais québécois Page D6

LE DEVOIR, LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 MAI 1993

Esther Croft

## Loin des régiments

PIERRE CAYOUILLE  
LE DEVOIR

**F**ait inusité pour un écrivain québécois contemporain, Esther Croft n'a jamais été écorchée par la critique. Mieux encore, même les plus impitoyables commentateurs de la vie littéraire d'ici ont salué avec enthousiasme la parution de ses deux recueils de nouvelles, *La Mémoire à deux faces* (1988) et *Au commencement était le froid* (1993), chez Borealis. Certains ont insisté sur «sa stupéfiante efficacité, sa phrase sobre et son ton contenu». D'autres ont mis en relief «sa perspicacité, sa rigueur et son originalité».

La critique a beau être chaleureuse, Esther Croft demeure aux prises avec le «froid» aux mille visages qui enrobe notre existence. Elle souffre du froid du monde, du froid des êtres proches ou du froid intérieur que ressent la fillette qui sait que le moindre morceau d'amour envers sa mère sera «rejeté, ridiculisé, broyé dans le boyau de l'aspirateur, comme toutes les miettes qui traînent dans la maison». Le froid et l'incommunicabilité tracent d'ailleurs le fil conducteur de son plus récent ouvrage. Dans sa quête de chaleur, elle a choisi l'écriture, plus précisément la nouvelle, un genre auquel elle redonne, toujours selon la critique, ses lettres de noblesse.

«J'aime la nouvelle, la rapidité de la nouvelle. Elle nous oblige à aller très vite à l'essentiel, au coeur des choses. Elle permet un grand équilibre entre le dit et le non-dit. D'ailleurs j'écris beaucoup entre les lignes», confie-t-elle.

Pour Croft, la nouvelle ressemble à la vie, faite de petits événements. «La nouvelle permet mieux de circonscrire la vie. Je ne me sens pas attirée par le roman».

«Au moment où j'ai commencé à écrire, la nouvelle était le seul genre que je n'avais pas enseigné!», lance-t-elle en riant. Car Esther Croft enseigne également la création littéraire à l'Université Laval. «Mon rôle d'enseignante consiste avant tout à tendre des perches aux étudiants, à les supporter dans leurs explorations, à développer leur désir de créer. Je suis un peu leur sage-femme», précise-t-elle, habituée à défendre l'existence des cours de création devant des auditoires hostiles.

Flattée d'avoir été quelquefois identifiée à la famille de Kafka, elle partage avec le grand auteur «la recherche constante du sens de la vie, du sens de tous les événements». En fait, elle se sent plus proche de l'univers de «la grande» Anne Hébert dont elle admire «l'immense sentiment de fraternité».

L'écriture se veut pour elle une tentative d'élargir sa propre conscience, d'aiguiser ses sens et ses émotions. «Je n'ai jamais su distinguer le rêve de la réalité», dit-elle. Tout en demeurant extrêmement rigoureuse, l'écriture bascule parfois et part à la dérive, comme dans la dernière nouvelle du recueil, *La menace du givre*. «Ce n'est qu'en

VOIR PAGE D-2: CROFT

Science-fiction

## L'imagination au pouvoir

Nouveaux auteurs, nouvelles revues, nouveaux lecteurs: la science fiction québécoise se porte plutôt bien, merci. La preuve? Elle s'exporte jusqu'en France et gagne des prix à l'étranger! Et pour les thèmes? Du pire et de l'infernal, évidemment, pour notre époque millénariste.

NORBERT SPEHNER

**L**a science-fiction n'est que de son temps, notre temps, notre modernité à nous, tout en mouvement et en incertitudes. Isaac Asimov lui-même, maître incontesté du genre, a déjà écrit que la science-fiction était, par définition, «la littérature du changement».

Le mot le dit: de la fiction et de la science. Le genre est à l'affût des moindres avancées scientifiques, des plus avant-gardistes percées technologiques. Par exemple, l'action se passe maintenant dans la «réalité virtuelle» ou dans «l'espace cybernétique», des concepts qui n'existaient même pas il y a cinq ans!

Et s'il existe une ligne directrice dans cette immense galaxie thématique, c'est la peur du futur. La science-fiction (SF pour les intimes) est millénariste, souvent apocalyptique. Les acteurs ont en commun une peur viscérale d'un avenir incertain, voire menaçant. Les mordus du genre l'ennoblissent en disant que Platon l'a inventé en décrivant la chute d'Atlantis...

La SF est philosophique, politique et cosmique: elle s'intéresse au destin de la société et rappelle que l'humain n'est pas seul au monde. Et maintenant, les monstres ne viennent plus seulement de l'espace mais prennent aussi naissance dans nos laboratoires, véritables antichambres d'un enfer à venir!

La science-fiction québécoise vit de la même logique tout entière tournée vers le futur catastrophique, le progrès, qui finalement n'en est pas un, ou alors si rarement. Toutes les tendances de la SF mondiale y sont représentées et les récits classiques d'aventures spatiales alternent maintenant avec les spéculations audacieuses sur les sociétés futures et le devenir de l'humanité. La science-fiction québécoise, comme ses consœurs étrangères, porte en elle toute l'inquiétude moderne, toute la beauté et l'attraction de l'abîme aussi.

### Les catastrophes se ramassent à la pelle

Le début des années quatre-vingt-dix a été très fécond pour l'ensemble de la science-fiction québécoise. La four-née annuelle de 1992 compte une quarantaine de livres, dont cinq recueils (pour adultes), neuf romans (pour adultes) et 25 livres pour la jeunesse... Ajoutez à cela pas moins de 174 nouvelles, contes et récits divers.

Pour un domaine aussi spécialisé, c'est une production remarquable. Mais il faut dire que le dynamisme est stimulé par le cinéma et la télé, où les succès se vérifient tout autant, depuis *La Guerre des étoiles* et autre *Terminator* jusqu'à la «nouvelle génération» de *Star Trek*.

Au Québec, deux secteurs de l'édition sont particulièrement actifs: la science-fiction pour jeunes, et les revues spécialisées.

Entre 1982 et 1992, on a publié pas moins de 75 romans pour la jeunesse classifiés SF, dont 29 en 1991-92, alors qu'il n'y en avait que neuf entre 1982 et 1984.

Et qui sont ces écrivains? Quelques uns se consacrent exclusivement aux jeunes, comme Denis Côté, Jacques Lazure, Alain Marillac. D'autres daignent parfois écrire pour les adultes: Daniel Serigne, Francine Pelletier, Elisabeth Vonarburg, Esther Rochon, Jean-Pierre April...

Et où publient-ils? En plus des maisons d'éditions plus ou moins spécialisées comme Iannus et Le Passeur, il existe des revues professionnelles comme *Solaris* et *Imagine*, et quelques «fanzines», ces b(r)ouillons de culture indispensables à la vie du genre parce que capables

VOIR PAGE D-2: FICTION

La SF rappelle que l'humain n'est pas seul au monde et que les monstres ne viennent plus seulement de l'espace...



ILLUSTRATION DIANE OBOMSAWIN

VINCENT NADEAU  
**NOUS IRONS TOUS  
À MÉTIS-SUR-MER**  
ROMAN

318 p.  
19,95 \$



**UN BEST-SELLER**

«Tous les ingrédients d'un bon roman populaire sont là. [...] Tout cela est fin prêt pour la télé.»

Réginald Martel, La Presse

XYZ  
éditeur

815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1

## LIVRES

ENTRE LES LIGNES

## LA VIE LITTÉRAIRE

STÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

## L'année de la science-fiction

Quels romans de science-fiction québécois constituent les achats les plus sûrs? Quelles sont les meilleures nouvelles fantastiques publiées au cours de la même période? Quels auteurs s'affirment ou promettent? Comment se portent les «fanzines» et où en est le discours théorique sur le genre SF? Quelles tendances se dessinent dans la production? Pour tout savoir, néophytes et amateurs chevronnés doivent consulter *L'année de la science-fiction et du fantastique 1990*, de Claude Janelle et Jean Pettigrew, que viennent tout juste de publier les éditions Logiques/Le Passé. C'est le septième volume d'une série d'ouvrages de référence indispensables, qui, comme les précédents, témoignent de la vitalité du genre. En prime, l'ouvrage offre à ses lecteurs trois nouvelles inédites de Joël Champetier, Michel Lamontagne et la célèbre Elisabeth Vonarburg.

## Les enfants de France et la lecture

Une récente enquête menée en France révélait que 61% des enfants possèdent 10 à 50 livres, 28% de 50 à 100 ouvrages, et 9% plus d'une centaine. L'étude a également montré que plus ils sont âgés, plus ils en possèdent. Tous âges confondus, ils préfèrent les livres sur les animaux (46%), les bandes dessinées (43%) les romans (25%) les livres historiques et les encyclopédies (16%). Les contes ne recueillent que 6% des faveurs, les livres éducatifs 2%, la fiction et le fantastique, un maigre 1%. Fait étonnant, en grandissant les enfants préfèrent même les bédés aux livres! Par ailleurs, 60% des enfants interrogés disaient aimer la lecture et 28% des enfants de plus de huit ans avouaient acheter eux-mêmes leurs livres. L'étude de l'Observatoire de l'Enfance a aussi relevé ce que tout le monde soupçonne, soit «une corrélation très forte entre les parents-lecteurs et les enfants-lecteurs». Plus les parents lisent et partagent la lecture de leurs enfants, plus ces derniers lisent, aiment lire et conservent le goût de la lecture.

## Prix John-Glassco

Le prix John-Glassco 1992 a été attribué à Paul Gagné et Lori Saint-Martin, pour leur traduction du roman de Daphne Marlatt, *Ana Historique*, paru en avril dernier aux Éditions du remue-ménage. Le prix est décerné annuellement par l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada, afin de souligner les qualités d'une première traduction littéraire.

## Place aux poètes

Janou Saint-Denis, grande protectrice des poètes et de leur art, continue de présenter ses poulains, jeunes et vieux, tous les mercredis du mois de juin, au Bistro Floresta. Le 2, elle reçoit l'excellent François Charron (*Pour les amants*, aux Herbes Rouges) et André Gervais (*La nuit se lève*, au Noroît). La semaine suivante, le 9 juin, c'est le tour de Danielle Roger et José Acquelein. Le 16, toute une brochette se rassemble autour de Francis Breton, Luc Courchesne, Effer Gaud et Nancy Lévesque. Et la veille de la Saint-Jean, Anne-Marie Gélinas, une habituée de la place, chante la poésie pendant que toute une ribambelle de versificateurs aura droit à cinq ou dix minutes pour partager des vers. Le Bistro Floresta: 4670 rue Saint-Denis.

## L'Homme d'un siècle

À l'approche de ses 100 ans, Ernst Jünger publie toujours

EXPOSITION  
Ernst Jünger, traduit de l'allemand  
par Eric Heitz, Julliard 1993.

Certains individus sont à la fois les témoins et les acteurs d'un siècle, parce qu'en plus de vivre longtemps, ils ont participé à tous les grands combats qui se sont joués. Un écrivain comme le Français Pierre Assouline — à qui l'on doit la récente biographie de Simone et celle plus ancienne de Gallimard —, affirme choisir toujours ses sujets parmi ces personnes-fléues qui ont coulé avec leur temps et pris son empreinte, fasciné qu'il est par le recul de leurs regards. Or Assouline dit rêver d'écrire la biographie d'Ernst Jünger.

Il va falloir qu'il se dépêche. Car Ernst Jünger a presque cent ans. Né en 1895, cet écrivain allemand est plus âgé que son siècle. Drôle d'oiseau que ce Jünger, dont on ne sait trop à quel râtelier il mange. En tant qu'auteur, c'est un vrai styliste, à la plume très pure. Souvent dans ses écrits, s'entremêlent des aphorismes à la Nietzsche, des souvenirs personnels, des carnets de naturaliste, (il est un botaniste émérite) et des réflexions sur son siècle. Longtemps, on l'a identifié aux idéaux national-socialistes, Hitler l'admirait et le protégeait. D'autant plus qu'au départ, dans ses écrits, Jünger glorifiait les sociétés totalitaires fondées sur la domination de la technique. Héros de la première guerre, blessé et décoré durant le grand conflit, Jünger fut dans son jeune âge un ardent militariste en une Allemagne qui prenait, comme on sait, le militarisme au sérieux.

Existe-t-il encore des contemporains à Jünger? Il demeure le seul titulaire vivant de l'ordre prussien «pour le mérite» décerné par l'armée allemande. Officier jusqu'en 1923, ensuite, semble-t-il, quelque peu fatigué de la chose militaire, recylé en des études de philosophie et de sciences naturelles, il a fini par verser dans l'écriture.

En 1939, à travers un texte plus

ODILE  
TREMBLAY

que sibyllin *Les Falaises de marbre*, il se détournait du nazisme, mais pas assez clairement pour effaroucher son Führer qui lui garda son cœur et l'expédia illico avec d'autres officiers occuper Paris. Jünger partit grossir l'armée d'élite de ces chemises brunes, raffinées, lettrées, qui, le soir venu, autour d'une coupe de champagne, devisaient avec Jouhan-



Les mots d'Ernst Jünger cognent et résonnent comme les prophéties d'Ézéchiel.

deau, Léautaud et Cocteau, les plus illustres collabos des salons littéraires de l'époque, mais crachant sur Céline (décidément trop vulgaire à son goût). Chantons sous l'Occupation, comme disait le film. Prenons un coup. Buvons en deux.

Jünger écrivait son journal dans la France de Pétain. Et c'est merveilleux à lire, pour la beauté de la forme, et à titre de témoignage d'un temps troublé. On l'y voit louvoyer, penchant vers la droite, puis vers la gauche, jamais officiellement antinazi, jamais pro-Führer non plus. Prudent, l'officier. C'est ainsi qu'à la Libération, il put jurer sur les grands dieux que, malgré les apparences, il était «dans le bon camp».

Tout cela pour vous dire que Jünger n'est pas mort. Même qu'il possède non seulement une mémoire, mais un oeil porté sur l'avenir. Jünger vient de publier chez Julliard *Expositions*, où s'entremêlent des fragments de journaux récents (1990) et des bribes de réflexions philosophiques. Du haut de ses presque cent ans où il est juché comme au sommet d'une montagne, il se rappelle, il imagine. Le naufrage du Titanic, dont il fut le contemporain, est un événement qui retentit encore dans sa mémoire, et où il lit «un signe prophétique comme il n'en est donné que dans les mythes», celui d'une puissance technique qui allait engloutir son créateur, donnant en cela sa couleur au siècle.

Les mots de Jünger cognent et résonnent comme les prophéties d'Ézéchiel: «Même après le tournant du millénaire, l'homme continuera à s'éloigner de l'Histoire, dit-il (...) Les frontières historiques s'effaceront; la guerre restera proscrite, le déploiement de la puissance et la menace deviendront planétaires et universels.» Et d'affirmer: «Le XXI<sup>e</sup> siècle, vu sous l'angle religieux, sera un entre-deux, donc un intermède. Dieu se retire.»

Mais il attend son heure. Un peu comme Fukuyama, Jünger annonce la fin de l'Histoire, au moment où la révolution de la Terre englobe et détermine la révolution mondiale. A ses yeux, nous voici à l'ère des Titans, des puissances intérieures, encore dominées par la technologie mais bientôt déclassées par les forces spirituelles qui astiquent leurs armes. Jünger est un admirateur de Nietzsche et de Wagner, et en ses prophéties titaniques, on entend le chant des Walkyries et le cri des Surhommes. Les derniers mots du recueil: «Nom de Dieu! Comment sortir de ce labyrinthe?» On n'a pas la réponse.

## FICTION

La SF québécoise se porte bien, merci!

SUITE DE LA PAGE D-1

de toutes les audaces, de toutes les innovations.

Ils s'appellent *Samizat*, *Temps Tôt*, ou *Le Réveur fantastique*. Dans leurs pages on retrouve la relève sans laquelle un genre meurt de vieillesse et d'épuisement. Les fans d'hier deviennent les pros d'aujourd'hui: Joël Champetier, Philippe Gauthier, Francis Déri-Dupuis, Yves Meynard...

## Douce France, nous voici!

Depuis quelques années, plusieurs auteurs québécois ont également réussi à percer la scène internationale. Certains sont même plus appréciés à l'étranger que dans leur propre pays.

Par exemple, Jean-Pierre April, dont les éditions J'ai lu viennent de publier *Berlin-Bangkok*, dans leur série SF, collection où il se retrouve en compagnie d'écrivains aussi prestigieux qu'Isaac Asimov, A.C. Clarke, ou Philip K. Dick.

Né en 1948, April est un pionnier de la jeune science-fiction québécoise. On lui doit un autre roman, *Le Nord Électrique* (Le Préambule, 1985), quatre recueils de nouvelles et une participation à une vingtaine de collectifs.

La SF n'est que de son temps, mais elle sent souvent le vent tourner avant les autres. Dans *Berlin-Bangkok*, April prédisait la chute du Mur de Berlin (remplacé par un immense Eros-Center). L'ouvrage est d'abord paru à Montréal, aux éditions Logiques (1989) dans la collection «Autres mers, autres mondes». Et comme la réalité a maintenant rejoint la fiction, c'est une version remaniée qui paraît en 1993 pour s'ajuster aux impératifs d'une actualité mouvante et imprévisible.

Mais April n'a ni le monopole, ni même la primauté québécoise de la publication en France. En 1982, déjà, Elisabeth Vonarburg remportait le Grand prix de la SF française pour son roman *Le Silence de la cité*, publié chez Denoël, où elle a aussi fait paraître *Janus*, un recueil de huit récits.

La dame persiste et signe, toujours avec le même succès. En 1992 et 1993, deux de ses romans sont parus simultanément aux États-Unis, au Canada anglais et au Québec. Bantam Books a d'abord publié *Silent City* (Le Silence de la cité), puis *In the Mother's Land* (*Chroniques du Pays des Mères*, Québec-Amérique, 1993). Fort appréciés par la critique anglo-saxonne et française ces ouvrages se sont mérités plusieurs prix et distinctions.

Tant mieux si les romans de Vonarburg sont tirés à 30 000 exemplaires aux États-Unis et celui d'April, à 22 000 exemplaires en France. Mais on leur souhaite aussi et surtout de nombreux lecteurs québécois. D'après différents sondages publiés dans les revues spécialisées, la majorité des lecteurs sont encore des hommes, le lectorat féminin préfère encore et toujours la fantastique (59% des œuvres publiées). Et cela, même si la SFQ a d'excellents auteurs féminins comme Vonarburg, Esther Rochon, et Francine Pelletier.

Comme quoi, même si la science-fiction se définit comme la littérature du changement, il y a des habitudes qui se perdent moins vite que d'autres...

## CROFT

Aux prises avec le froid

SUITE DE LA PAGE D-1

reliant les treize nouvelles que j'ai découvert que le froid était le fil conducteur», confesse-t-elle.

Elle dit par ailleurs trouver beaucoup de chaleur dans l'acte d'écrire et dans ce lien d'intimité qu'elle parvient à créer avec les lecteurs.

On chercherait en vain des références nationales ou militantes dans la plume d'Esther Croft. Elle marche loin des régimes.

Plus intérieure, son écriture n'en demeure pas moins profondément québécoise. «Le père alcoolique (dans la nouvelle *La relève*): n'y a-t-il pas quelque chose de plus québécois. Et cet être de l'outre-vie (dans *Naitre ou ne pas Naitre*), qui s'avorte lui-même, qui erre dans la galaxie, qui refuse la naissance. On peut y voir le Québec, même si le mot «Québec» n'apparaît pas. La fibre est toujours là, mais elle est plus profonde».

En cette époque d'éclatement des frontières, elle avoue sa grande admiration pour les Robert Lepage et Gilles Maheu (de Carbone 14), des artistes qui rejoignent un public universel sans pour autant renier leurs origines. Elle pourrait bien jouir du même privilège très prochainement.

## Un débat public au-delà de l'actualité

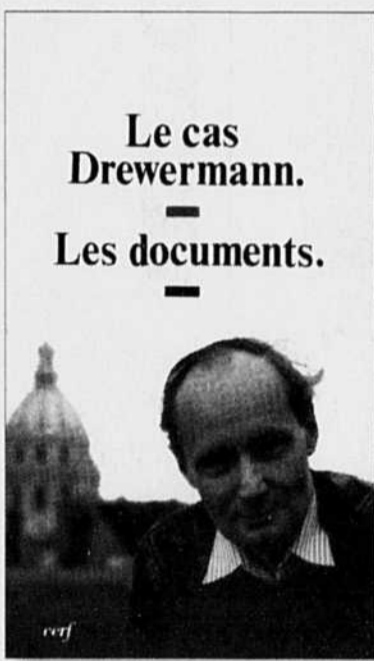
Un livre pour comprendre  
le phénomène Drewermann:

## LE CAS DREWERMANN

## Les documents

On retrouve dans ce livre non seulement une introduction à l'ensemble de son œuvre, une biographie détaillée mais aussi les discussions et les prises de positions officielles.

Vol. de 304 pages — 33,55\$

Le cas  
Drewermann.  
—  
Les documents.

Pour aller plus loin:

L'ÉVANGILE DE MARC  
Images de la Rédemption

## Vol. I — Introduction

Le meilleur de la pensée de Drewermann: la prise en compte de la souffrance humaine et la promesse du salut qui saisit l'homme jusqu'au plus profond de son existence.

Vol. de 128 p. — 20,15\$

NEIGEBLANCHE  
ET ROSEROUGE

Une lecture psychanalytique d'un conte de Grimm.

Vol. de 104 p. — 15,85\$

cerf

Distribution FIDES

PLAISIR  
de  
LIRE

Animatrice: Danièle Bombardier

Les hirondelles sont là, le goglu, le Moqueur chat, le colibri aussi et il existe un poète qui nous en parle comme personne. Il s'agit bien sûr de leur chanteur, l'écrivain Pierre Morency, qui a publié deux livres magnifiques sur la nature, les oiseaux: «L'oeil américain» et «Lumière des oiseaux».

On l'a comparé à Buffon, à Audubon, à Gabrielle Roy, on a souligné avec émotion la précision, la discrétion de son style éblouissant de simplicité.

Il fallait l'écouter parler de cette «jubilation» qu'il puise à même les êtres vivants qu'il croise et qu'il nous communique en nous parlant du pioui, du coyote ou du pic flamboyant.

Alors, pour l'avant-dernière de Plaisir de lire, je vous offre le plaisir d'écouter Pierre Morency, un véritable magicien de l'écriture, un musicien qui joue sans cesse de son oeil américain «qui entend ce qu'il écoute et voit ce qui est derrière quand il regarde devant».

Ma lectrice cette semaine est aussi magicienne, mais son art à elle est au bout de sa baguette. Il s'agit du chef d'orchestre, Agnès Grossman.

Madame Grossman a choisi de nous parler de Reiner Maria Rilke et d'un ouvrage traitant du zen et du tir à l'arc...

PLAISIR DE LIRE  
Le dimanche à 19 h 30

L'autre télé. L'autre vision.

Radio  
QuébecL'itinéraire de  
l'homme et  
du militant

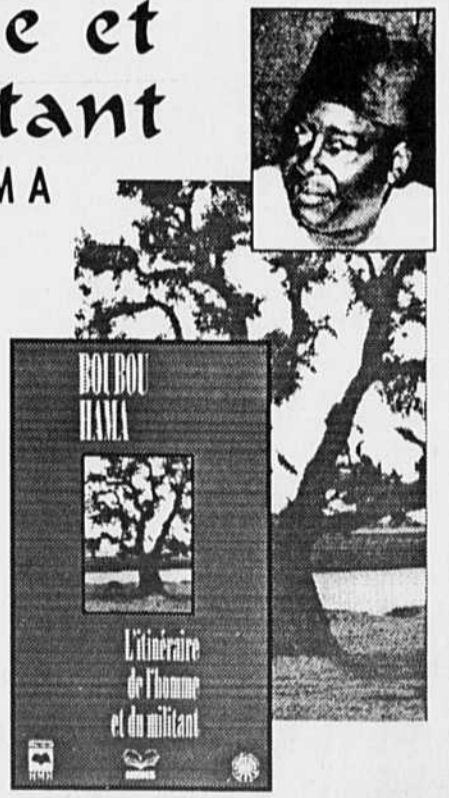
BOUBOU HAMA

Quand un vieil homme  
meurt, c'est une  
bibliothèque  
qui brûle.

Amadou Hampaté Bâ

Cette autobiographie d'un des grands hommes de notre siècle, qui se lit comme un roman, lève le voile sur un pan méconnu de l'histoire contemporaine.

À découvrir.

120 pages  
15,75 \$

En vente chez votre librairie

# LIVRES

POÉSIE

## La rumeur du monde

Encore la Terre?

LA TERRE EST REMPLIE DE LANGAGE  
Madeleine Gagnon,  
Montréal, VLB Éditeur, 1993

LUCIE BOURASSA

Le titre du dernier recueil de Madeleine Gagnon m'a d'abord laissé un sentiment ambigu. D'un côté, il m'a semblé que la lecture pouvait en être riche. Serait-ce que la terre même offrirait son langage propre? Ou plutôt, s'agit-il, banalement, du langage que les humains y parlent? Dans ce cas, le mot «remplie» n'indiquerait-il pas une menace par l'excès, le danger que la prolifération du langage ne recouvre, n'étouffe, peut-être, la Terre, les choses?

Mais de l'autre côté, je redoutais l'air du temps: encore la Terre, pensai-je, et encore une assertion du type «X est Y», dans un titre de poésie québécoise. Il y en eut beaucoup, ces dernières années, sur le modèle de *La terre est ici*, d'Elise Turcotte (qui était un bon livre, là n'est pas la question).

Or, rarement un recueil n'a aussi bien porté son titre. D'abord, oui, par quelques concessions à la sensibilité du jour, celle qui valorise le nom et la sentence. Les deux grandes sections en prose («La voix des poètes», «D'un instant à l'autre, les noces»), témoignent d'un grand besoin de nommer (les éléments du monde sensible et les images intérieures), de sommer (les choses et les êtres à faire, à exister) ainsi que de formuler (sous forme de maximes), pour capter plus vivement les lois et états du monde.

Certains aphorismes voient leur force de frappe et de mystère atténuée par l'apparence du déjà vu: «L'oeil frivole crée sans cesse la fin du monde». Les surréalistes s'étaient fait une spécialité de «dépaysement de l'aphorisme» (Voir le livre de Marie-Paule Berranger, *Dépaysement de l'aphorisme*, Paris, Corti, 1988), par l'humour (Eluard, Péret, Desnos) ou par la «fulgurance» (Char). En ce moment, on ne le «dépayse» plus guère, on tend à lui redonner son poids de gravité, sa valeur oraculaire, et parfois, tout ce sérieux pèse, le trop plein de sentences usant la limpidité de la sentence.

Heureusement, Madeleine Gagnon sait le plus souvent reprendre ces traits — nomination, sommation, formule — pour les intégrer à un projet personnel. Dans les trois premières parties de son recueil intitulé, on sent bien l'ampleur des préoccupations, ainsi que la nécessité de la démarche, qui l'ont conduite à affirmer que «la terre est remplie de langage».

Ce langage peut effectivement être celui de la terre et des objets qui s'y déposent. Le poète doit d'abord devenir oreille avant de se faire voix. Le grand mal qui ronge notre époque serait celui de la surdité aux choses: «Vous dites toujours à ceux qui murmurent (...) de parler plus fort. Jamais n'osez-vous dire aux durs d'oreille d'entendre plus fort».

La section «La voix du poète» paraît toute consacrée à la saisie des bruissements du monde. Chaque menue présence doit rendre sa sonorité propre, telles ces fourmis-emblèmes, qui, «besogneuses sur les feuilles, traversent tout un filet fluvial le dos chargé de sons». On pense à la rumeur suave, mais sourdement menaçante, des *Waldesrauschen* (Murmures de la forêt) de Franz Liszt.

Dans «Hé, les choses», les véritables inquiétudes philosophiques de l'auteure éclatent de manière plus nette, se dégageant peu à peu de la rumeur sensorielle. Cette section présente un dialogue entre «les êtres» et «les choses» dans une forme tout à fait dynamique, la plus originale du livre, certainement.

C'est qu'une autre lecture possible du titre y prend tout son sens: la terre est remplie du langage des êtres, qui se détache des choses, prolifère, et finit par les opacifier, les «amuïr».

On retrouve le très ancien problème du clivage entre langage et choses, traité ici selon l'angle d'une critique du logos, ou plutôt du Verbe créateur, qui divise et aliène par quête d'une trop grande sublimation de la matière: «Mais le divorce fut consommé quand le /même Verbe, le vôtre, / (nous, nous n'en avons pas) / décida de se faire chair et ainsi la / chair même des choses fut vidée de sa substance, / détournée de son statut matériel, dérivée / vers un destin divin, surnaturel ou nous / devenions privées des mots par lesquels, / autrement, les êtres nous entendraient encore» (ce sont les choses qui parlent).

Les familiers des écritures-femmes d'ici et de France reconnaîtront là une manière caractéristique d'aborder ce thème, que par exemple Chantal Chawaf (*Le corps et le verbe*, Presses de la Renaissance, 1992) développe abondamment — mais sous le mode de l'essai cette fois — dans son dernier livre.

Si la critique est assez explicite dans certains passages, allant parfois jusqu'à proposer des solutions («entrer dans le silence des choses et son écoute»), elle évite le didactisme par certains tours d'écriture, comme ces deux points qui s'ouvrent sur le blanc, nous laissant dans ce vide que peut creuser la parole. Ce livre, faisant la part belle à la pensée, évite aussi par là même l'irrationalisme militant qui peut résulter de ce genre de critique.

L'espace manque pour insister sur d'autres aspects de ce recueil riche, dense, où il est aussi question de temps et de musique. Si la touffeur des deux dernières parties m'a moins convaincue que la densité plus maîtrisée et dépouillée des premières, celles-ci, dont la démarche de pensée s'enracine dans l'affectivité, procurent aux lecteurs une satisfaction très rare: des moments d'émotion véritable: «Elles sont géantes, les brisures. Jamais toutes les phrases ne pourront en tracer la figure».

## Aux confins de l'enfance

DESSINS ET CARTES  
DU TERRITOIRE  
Pierre Gobeil,  
L'Hexagone,  
1993, 138 pages

Pass du tout Ducharme mais un peu Salinger, le Salinger de *The Catcher in the Rye*, roman qui était d'ailleurs le livre de chevet du personnage principal de *Tout l'été dans une cabane à bateau* qui, en 1988, nous faisait découvrir Pierre Gobeil. L'auteur de *Dessins et cartes du territoire* a jusqu'à maintenant élaboré une oeuvre qui se plaît à explorer les affres de l'adolescence. Avec ce troisième roman, Gobeil relate le passage de l'enfance à l'adolescence, cerne ce moment de rupture et le présente comme une véritable libération.

L'anecdote du roman est simple. Il y a Ti-Lou et ses deux jeunes frères. L'enfance, dans l'île, était radieuse et se déroulait selon l'ordre des choses:

«Avant qu'on nous apprenne à marcher, on nous avait montré que nous devions chanter pour lui, que le jour et la mer et l'été étaient des choses inventées pour lui; pour nous rendre heureux, on nous avait dit que sa peau, c'était une substance qui goûtait comme le sucre».

Ti-Lou a 15 ans et s'en va sans mot dire, montant toujours plus haut vers le Nord, avec les routiers. Mais le Nord, c'est une métaphore pour le «bout du chemin». Pendant ce temps, ses frères attendent: un retour qui s'avère de plus en plus improbable, des lettres qui ne viennent pas, des on-dit d'un routier qui s'arrête dans l'île...

Le départ de l'un, l'attente des autres: *Cartes et dessins du territoire* est un bref récit d'atmosphère dans lequel il n'y a rien que des paysages — une île, des routes, le Nord inaccessible pressenti comme une délivrance — et des états d'âme. Ti-Lou et ses frères assument la narration à tour de rôle: le premier raconte son désir de se perdre sur la route, d'habiter ce territoire abstrait pour quitter l'enfance; les seconds appellent, parlent de cette enfance qui «n'a pas de frontière» et «va dans tous les sens comme pour ne jamais se dire et mieux se dérober», imaginent «le visage d'homme» de ce frère qui devient peu à peu un inconnu.

C'est un superbe petit roman que voilà. D'une histoire qui tient à rien — au départ du frère aîné, au désir de se façonner une identité, à la nécessité de devenir adulte —, Pierre Gobeil atteint presque au poétique. *Dessins et cartes du territoire* met en scène — en images et en mots — un voyage intérieur, un apprentissage qui prennent métaphoriquement appui sur des paysages qui, tout «physiques» soient-ils, n'en demeurent pas moins fondamentalement abstraits. Mais ce faisant l'auteur parvient, c'est là la particularité de cette écriture elliptique, à donner corps à l'indicible, à traiter de façon originale ce moment convenu qu'est l'adolescence. J'avoue une préférence pour *Tout l'été...*, récit plus complexe, tourmenté et trouble (affaire de goût personnel, j'en conviens), mais je reconnais qu'avec ce troisième roman, Gobeil fait, encore, la preuve de son intelligence d'écrivain.

«Pour nous rendre heureux, on nous avait dit que sa peau, c'était une substance qui goûtait comme le sucre.»



ILLUSTRATION MARIE LAFRANCE

Ti-Lou a 15 ans et s'en va sans mot dire, montant toujours plus haut vers le Nord, avec les routiers. Mais le Nord, c'est une métaphore pour le «bout du chemin».

Le départ de l'un, l'attente des autres: *Cartes et dessins du territoire* est un récit d'atmosphère.

NOUVELLES

## Mots et pastels

On aurait pu craindre un recueil d'inspiration triste...

PETITS ET GRANDS NOCTURNES  
Collectif de nouvelles de Hugues Corriveau, Herménégilde Chiasson, Diane-Monique Daviau, Gilles Raymond, Marie José Thériault, pastels de Danyelle Morin, XYZ éditeur, Montréal, 1993, 92 pages.

PIERRE SALDUCCI

Il existe depuis plusieurs années chez XYZ une collection de recueils de nouvelles qui poursuit son chemin tranquillement, quoique peu connue. Il s'agit de la collection Pictographe qui présente la particularité de toujours associer un artiste peintre à un groupe de nouvellistes. Le principe est simple: chaque auteur doit écrire une nouvelle en s'inspirant d'un tableau. Le tout est ensuite reproduit dans un petit livre élégant, à tirage réduit.

*Petits et grands nocturnes*, le quatrième titre de la collection, propose cette fois-ci des nouvelles de Hugues Corriveau, Herménégilde Chiasson, Diane-Monique Daviau, Gilles Raymond et Marie José Thériault, conçues à partir de pastels de Danyelle Morin.

Comme on s'en rend compte en ouvrant *Petits et grands nocturnes*, ainsi d'ailleurs que les trois précédents recueils de la collection, le rapport qui s'établit entre les textes et les oeuvres n'est pas toujours évident. Parfois ce lien est très clair, comme dans la nouvelle de Herménégilde Chiasson qui traite presque entièrement de peinture ou encore dans celle de Diane-Monique Daviau qui intègre assez explicitement la description du tableau associé à son texte, mais parfois aussi le rapport écrit/image est plus complexe, comme c'est le cas pour les trois autres textes.

A voir les teintes sombres et profondes des pastels de Danyelle Mo-

rin, on aurait pu craindre un recueil d'inspiration triste, dominé par la nuit, la mort, la désolation. Heureusement, il n'en est rien et *Petits et grands nocturnes* se révèle très bien équilibré sur ce point, présentant toute une gamme de textes, du plus grave au plus loufoque.

D'emblée deux des cinq nouvelles se rejoignent par le ton qu'elles adoptent et par la sérénité qui s'en dégage. Il s'agit de *Gris-bleu* de Herménégilde Chiasson et de *L'Aiguille au fond de la mer* de Diane-Monique Daviau. La première met en scène un jeune peintre qui, de retour de Toronto où il organisait une exposition, découvre que le petit boisé près de chez lui, qui l'inspirait depuis toujours, a été rasé en son absence; *L'Aiguille au fond de la mer* évoque de son côté la fascination d'une Occidentale pour le Tai ji et la pensée orientale, ce qui la conduira à aider un homme à mourir. Ces deux textes, un peu lents et dominés par un univers intérieur très fort, s'organisent autour d'une belle réflexion sur l'art ou sur la pensée qui pousse à s'interroger sur le sens de la vie et de la création.

Dans un registre tout à fait différent, *Histoire de Nour-e-Ansou* de Marie José Thériault renoue avec le genre du conte oriental dans lequel elle excelle, genre dans lequel elle abonde dans *Portraits d'Elsa et autres histoires* son dernier recueil paru au quinze. Un vrai bijou tout en magie et en poésie. Enfin, *Le Rat et l'hibiscus* de Gilles Raymond s'insurge (en s'éloignant un peu du genre de la nouvelle) contre le dépeuplement des régions éloignées et la dégradation des forêts québécoises, tandis qu'*A la tombée du rideau* de Hugues Corriveau s'avère une farce bouffonne, excessive et souvent déconcertante sur le théâtre.

Le principe est simple: chaque auteur doit écrire une nouvelle en s'inspirant d'un tableau.

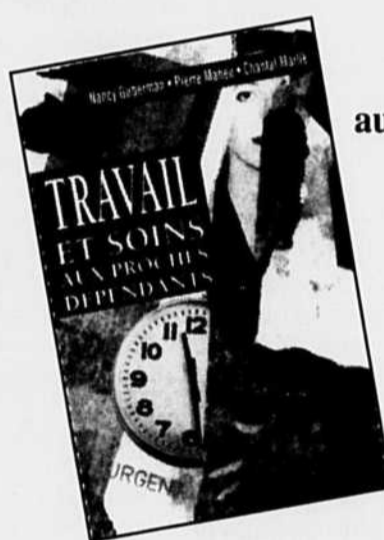
Le grand mal qui ronge notre époque serait celui de la surdité aux choses.

### Travail et soins aux proches dépendants

Nancy Guberman, Pierre Maheu, Chantal Maillé

Un tour de force !

195 pages 17,95 \$



### Dérive

Nicole Balvay-Haillot  
Une mère, une fille, un dernier rendez-vous...

113 pages 14,95 \$



### Le harcèlement sexuel

Johanne de Bellefeuille  
Non c'est non !

109 pages 14,95 \$

### Les dessous des Folles alliées

Lucie Godbout  
Un livre affriolant !

320 pages 24,95 \$



### NOUVEAUTÉ

Une oeuvre unique

Une oeuvre importante

Michèle Causse  
VOYAGES DE LA GRANDE NAINE EN ANDROSSIE

Fable

270 pages — 26,95 \$



3 ÉDITIONS TROIS

LIBRAIRIE HERMÈS

de 9h à 22h  
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest  
Oùtrémont, Montréal  
tél.: 274-5669 téléc.: 274-5660

FAMINE EN AFRIQUE

En Afrique, la sécheresse gagne du terrain. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants n'ont plus de quoi se nourrir.

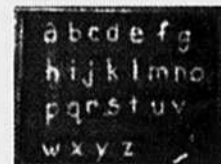
Faites parvenir votre contribution à:



5633, Sherbrooke est  
Montréal (Qc)  
H1N 1A3  
Tél.: (514) 257-8711

(Mentionner qu'il s'agit d'une contribution versée aux victimes de la famine en Afrique. Un reçu d'impôt vous sera envoyé sur demande.)

La plupart des gens croient qu'il n'y a qu'une façon d'aider le monde en développement. Nous en avons 26.



L'autonomie grâce à l'alphabétisation dans le monde en développement.

J'aimerais plus de renseignements sur les programmes de CODE.

Nom.....

Adresse.....

Téléphone.....

Adresse de retour:  
CODE, 321, rue Chapel  
Ottawa (Ontario) K1N 7Z2

Diffusion Dimedia

les éditions du remue-ménage

## LIVRES

VITRINE JEUNESSE

S'arracher de l'attraction  
de la masse

## LIVRES JAUNIS



GILLES ARCHAMBAULT

Heureux  
divertissementsLES TERRASSES DE L'ÎLE D'ELBE  
Jean Giono  
Paris, Gallimard, 1976

GILLES ARCHAMBAULT

Giono a souvent collaboré avec la presse. Parfois suscitées par l'actualité, ses chroniques valent par leur écriture. Il s'y montre d'une sagesse impertinente et joue à paraître le plus possible à l'écart des modes.

Les textes que renferment *Les terrasses de l'île d'Elbe* sont de 1962 et 1963. Pour un écrivain comme Giono attaché à sa province et à ses valeurs, c'était une époque particulièrement risible. On parlait alors sans rire de la marche du progrès. Il n'était jamais question de l'environnement. Seuls s'en préoccupaient des rêveurs ou des grincheux, à la manière de l'auteur du *Hussard sur le toit*.

La position de Giono est prévisible. Essentiellement nostalgique, il voit dans le passé la source du bonheur. Le culte de l'argent, il le vitupère. Les divertissements de masse lui paraissent blâmables. Il ne voit pas pourquoi des dizaines de milliers de spectateurs s'entassent dans un stade pour voir des hommes à la poursuite d'un ballon. Et surtout pourquoi l'État tolère l'existence d'hôpitaux vétustes et dépense sans compter pour édifier des temples dédiés au sport. Notre stade olympique l'eût comblé à ce chapitre.

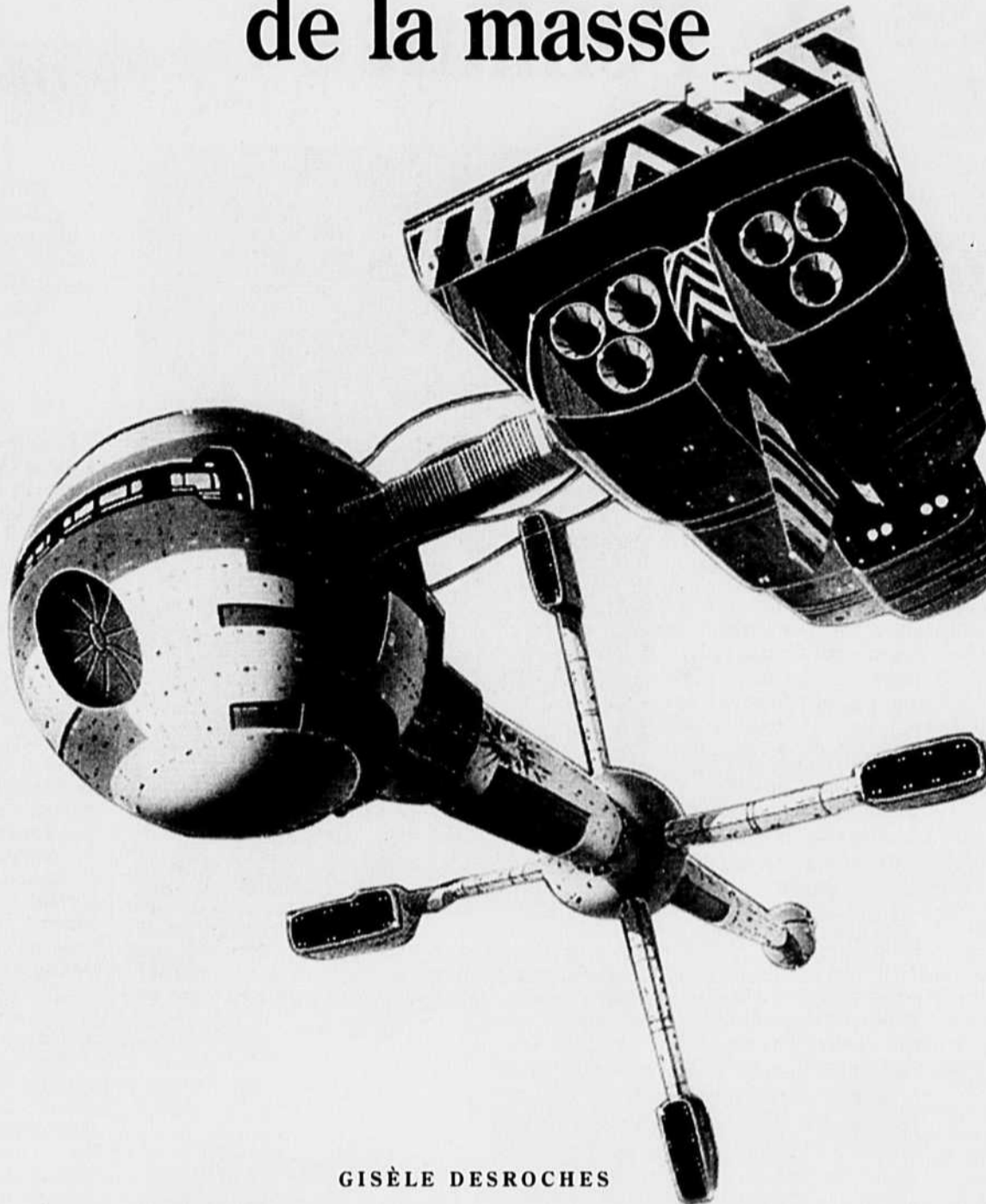
Je dois avouer que je préfère le Giono amusé, malicieux avec coquetterie à celui des indignations. A se mettre constamment du côté du passé contre le présent, il se donnait le beau rôle. Si on accepte malgré tout une position à ce point contestable, c'est que l'écrivain sait évoquer dans ces petites chroniques un monde bien à lui.

Que nous importe au fond qu'il soit parfois réactionnaire à outrance? Puisqu'il sait écrire, puisqu'il ne craint pas d'être à contre-courant. Bien au contraire, il trouve son plaisir dans des attitudes qui paraissent autrement plus déstabilisantes chez un polémiste mal doué.

«Ce n'est pas à l'aide d'une machine que l'homme finira par aller dans la lune, c'est à l'aide de l'homme que la machine finira par aller dans la lune. Nous ne sommes plus les premiers en grade, une race d'êtres, la plupart métalliques, composés de boulons, de biellettes, de courroies, de roues dentées, de cylindres et d'un tas de trucs nous a supplantés au sommet de la création».

Giono force le trait. Un peu plus loin, il rappelle que l'auto «n'est plus un moyen de transport; c'est une machine qui aime se balader et se sert de l'homme à cette fin». Il ne comprend pas que le briquet ait remplacé les allumettes ni que l'homme ne trouve pas un plus grand plaisir à planter des arbres.

Se glisse aussi au milieu de ces propos de citoyen bourru un merveilleux conte intitulé *Une histoire*. On est émerveillé par un récit tout simple qui nous raconte une splendide aventure amoureuse, de celles qui durent toute une vie. Si on avait douté sérieusement de l'enchantement que peut engendrer la prose de Giono, à cause de ses prises de position parfois excessives, plus aucune réserve ne tient. On se met alors à lire et à relire les chroniques sans esprit de sérieux exagéré, en imaginant que leur auteur devait avoir en les inventant un sourire au coin des lèvres. Sans ce sourire, y a-t-il littérature qui tienne?



GISÈLE DESROCHES

Trois nouveaux Paulines viennent d'atterrir dans la mare aux canards des publications jeunesse. Trois romans qui se distinguent par leur refus de céder à la facilité, au courant populiste, au nivellement par le bas. Trois romans qui abordent des genres quelque peu négligés par la masse des jeunes lecteurs: la science-fiction et le fantastique. Vous n'y trouverez pas d'expressions à la mode, des «twits» ou de «cool man». Le langage y est soigné. Et la collection Jeunesse-pop ne s'adresse pas à des crétiens. Les lecteurs ont intérêt à bien boucler leurs ceintures, ils seront arrachés à l'attraction de la masse.

*Le Jour-de-trop*, de Joël Champetier s'attaque à un sujet jusque là soumis à des plus vieux: l'anti-conformisme, le refus des règles sociales, la marginalité. Là-bas, l'année comporte 401 jours. Vingt mois de vingt jours forment l'année carrée. Le 401<sup>e</sup> jour, tout bascule: la loi perd ses dents, c'est le jour des règlements de comptes, des marchands d'armes, des contrats au noir. Le cirque sans filet.

C'est ce jour-là que débarque en ville pour la première fois le héros venu de ses lointains marais. Pas innocent comme sujet. Les lecteurs découvrent en même temps que lui l'envers du décor. Et ce genre de décor laisse des traces dans l'œil des lecteurs. Il fermentent. Et

cela constitue une loupe formidable pour la conscience. Des vitamines pour le cerveau. L'imaginaire ouvre ici des pans entiers à la réflexion, déchire des voiles et révèle des itinéraires nouveaux. Un voyage fascinant. (Pour jeunes de 12 ans et plus)

*La Bizarre aventure*, de Francine Pelletier, nous ramène la jeune héroïne de *Monsieur Bizarre* et *Des vacances bizarres*: Rafaële, cette fois, fait son entrée au secondaire. La jeune fille, capable par télépathie de «sonder» les esprits, devient amoureuse d'un jeune Noir et est précipitée dans une série d'événements où passé et futur se superposent. Le rythme est soutenu et les rebondissements nombreux. Malheureusement, on perd complètement de vue la relation amoureuse. (Pour jeunes de 10 ans et plus)

*Les Mots du silence*, de Johanne Massé, nous transporte aux confins du système solaire, où un objet non identifié a été repéré. Parmi les quatre membres d'équipage en mission de reconnaissance, Lany, l'exobiologiste, maîtrise le langage gestuel, ce qui s'avérera précieux lorsqu'ils feront la rencontre de cet enfant extraterrestre qui ne s'exprime que par gestes. Malheureusement, l'écriture froide et noyée d'indications techniques détruit le plaisir de cette randonnée spatiale. (Pour 12 ans et plus)

Scudder,  
arrête de boire!

TRUFFO MISTO

UN TICKET POUR LA MORGUE  
No 2289 de la Série noireet  
UNE DANSE AUX ABATTOIRS  
No 2310 de la Série noire  
par Lawrence BlockTOUT ABUS SERA PUNI  
No 2132 de Le Masque  
par Philippe Le Marrec

Au jour d'aujourd'hui, il est certain que Matt Scudder aura envie de picoler. De boire plus d'une lampée de Early Times, son bourbon favori, qu'il se procure dans une gargote située juste en face du Northwestern Hotel, 57<sup>e</sup> rue, Nueva York, comme disent les Portoricains.

Il est probable, voire certain, qu'il va regarder la bouteille. Qu'il va l'ouvrir pour en humer les parfums. Que ces parfums vont éveiller les souvenirs liés à des broches monumentales. Et qu'il va mettre ses souvenirs entre parenthèses en vidant le liquide dans le lavabo. Avant de saupoudrer la tuyauterie de Drano, histoire de désinfecter ses souvenirs. Car, contrairement à Paul Valéry, Matt Scudder ne pense pas que «le bonheur, c'est des souvenirs heureux.»

Une fois qu'il aura mis un terme à cette manie, il prendra la direction du YMCA ayant pignon sur rue à plusieurs enjambées de son hôtel afin de participer à une énième réunion de AA. Ouais! Les Alcoooliques Anonymes. Car Matt, détective privé travaillant désormais à son compte, fait toujours ce qu'on vous a dit qu'il faisait lorsqu'il ne faisait pas enquête sur les tours de salauds que les héritiers spirituels de Dracula comme du Docteur Petiot aiment faire.

Création de l'immense Lawrence Block, Matt Scudder vient de signer deux coups d'éclats, presque coup sur coup, que la Série noire s'est empressée de nous refiler. Le premier s'intitule *Un ticket pour la morgue*, il porte le numéro 2289. Le second a été baptisé *Une danse aux abattoirs*, il est le 2310<sup>e</sup> carton de la collection.

*Un ticket pour la morgue*, c'est grosso modo l'histoire du type complètement givré, le type cinglé pas à peu près, qui décide de se venger de Matt Scudder parce que Matt, alors qu'il était encore employé de la maison Poulaga de New York, avait constaté que James Cotley, c'est son nom, était une tête de noeu. En conséquence de quoi, Matt lui avait servi la totale en mijotant un coup fourré qui devait envoyer Cotley douze ans dans les frigos administrés par la justice.

Motley sort. Il zigouille Connie, la meilleure copine de Elaine, qui elle-même est la copine de Matt, parce que Elaine avait témoigné contre Motley. Et comme Motley est un vicieux, en fait il est la définition de la «viciosité», il a l'intention de triturer Matt après avoir trucidé tous les proches de Matt. Vous suivez? Bon.

Ça fait que Matt se met en piste. Il veut stopper ce psychopathe. Dans cette entreprise il s'investit d'autant plus que la belle Elaine est la seule qui sache mettre les questions existentielles de Matt sur la glace. Alors notre Matt, gonflé à bloc, va fureter dans tous les coins salaces de New York. Et nous, on réalise, on constate, que New York est la capitale du souterrain. La cité des éclopés, des tordus, des mal-foutus.

*Une danse aux abattoirs*, le dernier de Lawrence Block, met en scène un zigou encore plus vicelard que Motley. Il s'appelle Bergen Stettner. Lui et sa femme Olga traduisent dans les faits les impressions que la lecture de Nietzsche ont produit sur eux. Le genre surhomme et «superwoman» du culus, comme disaient les copains et copines de Caligula.

Il y a les Stettner et il y a Richard Thurman. Celui-ci travaille pour la chaîne télé FBCS qui fait son beurre avec les sports. Sa femme a été assassinée. Le frère de celle-ci ayant comme qui dirait un soupçon sur son beau-frère, fait appel à Matt. Notre Scudder part illico en chasse, parce qu'il sait fort bien que lorsqu'il chasse le crime il ne transforme pas les bouteilles de Early Times en cadavres.

Matt Scudder va remonter le fil du temps comme il va dénouer les fils des apparences pour... Pas question qu'on vende la mèche! Lisez-le. Lisez Block le chroniqueur de la jungle urbaine. Le créateur de Matt Scudder qui est rien de moins que l'antithèse de l'affreux Lemmy Caution. Fallait le faire.

*Tout abus sera puni* est un roman écrit par Philippe Le Marrec pour la collection Le Masque. Récemment, cette histoire ayant la mémoire (sic) pour sujet a remporté le Prix du roman du festival policier de Cognac. C'est mérité; c'est justifié.

Il s'agit d'un roman sur la province. L'alsacienne pour être précis. Dans cette partie de la France d'aujourd'hui qui fut une partie de l'Allemagne d'hier, le commissaire Noblet enquête afin de déterminer pourquoi on a amputé les mains de Emile Schreiner avant de tuer Frédéric Bass, deux quidams ayant participé à la Deuxième Guerre mondiale.

Ça sent évidemment la rancune. Ça respire l'hypocrisie de la France dite profonde. Ça ferait un bon scénario pour Claude Chabrol qui en aurait bien besoin, d'un bon scénario.

## BEST-SELLERS



LES LIBRAIRIES DE LA CAPITALE

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1 QUATRIÈME ROI MAGÉ, de Jacques Désautels — Quinze
- 2 UNIVERS GULLIVER TOME 3; BANGKOK, de Lili Gulliver — VLB
- 3 PAS D'ADMISSION SANS HISTOIRES, de Plume Latraverse — VLB
- 4 UN HOMME EST UNE VALSÉ, de Pauline Harvey — Les Herbes Rouges

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1 QUÉBEC 1945-2000 TOME 2, de Léon Dion — P.U.L.
- 2 LA CONSTELLATION DU BOUC ÉMISSAIRE, de Jacques Renaud — Balzac
- 3 LE TRAITRE ET LE JUIF, de Esther Delisle — L'Étincelle

ROMANS ÉTRANGERS

- 1 DOUZE CONTES VAGABONDS, de Gabriel Garcia Marquez — Grasset
- 2 LE MONDE DU BOUT DU MONDE, de Luis Sèpúlveda — Métailié
- 3 LE CHANT DES INSENSÉS, de Henri Troyat — Flammarion
- 4 LE PETIT SAUVAGE, de Alexandre Jardin — Gallimard

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1 LES FONCTIONNAIRES DE DIEU, de Eugen Drewermann — Albin Michel
- 2 HISTOIRE GÉNÉRALE DU DIABLE, de Gérard Mèssadié — Laffont
- 3 LA FIN DE LA DÉMOCRATIE, de Jean-Marie Ghénon — Flammarion

LIVRE JEUNESSE

- 1 LES GRANDS SAPINS NE MEURENT PAS, de Dominique Demers — Québec Amérique

LIVRES PRATIQUES

- 1 GUIDE DU JARDINAGE ET DE L'AMÉNAGEMENT PAYSAGER AU QUÉBEC, de Benoît Prieur — Éditions de l'Homme
- 2 CHAMBRES ET TABLES D'HÔTES 1993 — Gîtes de France

COUPS DE COEUR

- 1 POUR VOIX SEULE, de Susanna Tamaro — P.O.L.

171, rue Rideau  
Ottawa, Ontario, K1N 9P1  
(613) 236-7287Succ. Centre Commercial St-Laurent  
Ottawa, Ontario, K1N 3B9  
(613) 741-3085MÈRES  
ET  
TRAVAILLEUSESSous la direction de  
Renée B.-DANDURAND  
et Francine DESCARRIES

Des spécialistes de diverses disciplines cherchent à comprendre comment les femmes d'aujourd'hui concilient les exigences de leur double vie: familiale et professionnelle.

Tout en soulignant le poids des conditions socio-économiques et des modèles culturels, elles amorcent une réflexion sur les perspectives d'avenir qui s'offrent aux mères et travailleuses.

214 pages • 24 \$

Disponible en librairie  
et chez l'éditeurINSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE  
SUR LA CULTURE14, rue Haldimand, Québec G1R 4N4  
Téléphone: (418) 643-4695  
Télécopieur: (418) 646-3317

L'année comporte 401 jours.

Vingt mois de vingt jours

forment l'année carrée. Le 401<sup>e</sup>

jour, tout bascule: c'est le jour

des règlements de comptes.

## Singulier

Les Éditions du Singulier

30, place Giroux

Laval, Qué. H7N 3J2

STOP

L'ÉCO-EMPLOI

STOP

Guy Lafleche

POLÉMIQUES

320 p. - 24 \$ (chèq. Visa, M/C)

«Boulets rouges»

L'ACTUALITÉ

«Iconoclastie»

Robert Saletti

LE DEVOIR

«Métier: polémiste»

Michel Gaulin

LETTRES QUÉBÉCOISES

«Un petit bijou»

Réginal Martel

LA PRESSE

«Du sang»

Robert Major

VOIX ET IMAGES

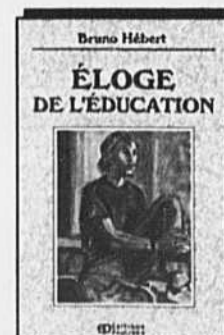
## NOUVEAUTÉS

ÉDITIONS  
PAULINES

LES PSAUMES

Adaptation française de l'oeuvre en trois  
volumes de Gianfranco Ravasi  
Robert Michaud  
960 pages • 39,95 \$

L'auteur rend accessible au public francophone l'oeuvre monumentale de G. Ravasi, dont il offre une synthèse claire en un seul volume. L'exégète canadien parvient à garder la vaste perspective humaniste, la précision de l'analyse structurale des textes, la profondeur du commentaire actuel et existentiel que l'exégète italien a magistralement réalisés.



ÉLOGE DE L'ÉDUCATION

Bruno Hébert  
200 pages • 16,95 \$

Bruno Hébert, professeur de carrière, réfléchit sur différents aspects de son métier d'éducateur. Aux yeux de l'auteur, l'avenir de l'éducation au Québec réside dans une formation des maîtres ajustée à l'importance du rôle qui leur est dévolu: offrir aux jeunes une éducation dépassant la seule préparation au marché du travail.

En vente chez votre libraire

# LIVRES

LE BLOC-NOTES

## LE FEUILLETON

### Notules du temps présent et souvenirs du passé récent

**SORTIES DE NUIT**  
Yves Simon  
Paris, 1993, Grasset  
79 pages.

**LES CHAGRINS ET LA BEAUTÉ**  
Jean-Michel Baer  
Paris, 1993, Belfond  
240 pages.



LISSETTE MORIN

Dans la continuité de *Jours ordinaires* (1988), Yves Simon nous offre ce qu'on pourrait appeler son carnet des saisons ordinaires. De courtes notations, des réflexions souvent percutantes, des flashs sans doute, pour des lecteurs peu attentifs, mais pour ceux et celles qui suivent, de livre en livre, et même de chanson en chanson, l'auteur de *La Dérive des sentiments*. Il y a là un journal condensé en brèves formules mais sans rien du minimalisme à la mode dans certaines coterie littéraires.

«A l'instant où un mot se prononce, écrit par exemple Simon, c'est le pari de déchirer un voile d'ombre pour le jeter au feu de la lumière, à son jeu, au risque qu'il se laisse enrober pour disparaître dans une excessive clameur».

Encore, toujours à propos des mots: «Ecouter le glissement d'une plume sur une feuille de papier, le claquement à peine perceptible d'un clavier d'ordinateur et penser à la luxuriance des mots, à cet agencement mystérieux qui provisoirement réordonne le désordre pour aussitôt en ajouter un peu plus».

Bien de son temps ce voyageur, qui n'est pas immobile contrairement à certains romanciers sédentaires; l'auteur de *Sorties de nuit*, qui n'est pas journaliste, pratique la devise d'Albert Camus, qui lui se voyait comme «l'historiographe du moment».

Il est un jour à Montréal et «d'une rue transversale et ventueuse (...) l'oreille collée à un portable», il joint Rome par téléphone. «Arpenteur d'une nuit glacée», il raconte le gel et ses morsures à une femme qui interprète une reine du cinéma dans un studio de *Cinécittà*. «Beauté fulgurante de deux éloignements réunis, voix dans le ciel qui traversent le monde et s'abandonnent».

Quelques dates jalonnent cependant le mince, mais très dense recueil d'Yves Simon. Le 20 juillet 1992, il «voit» Vaclav Havel dans les rues de Prague. Depuis hier, il n'est plus président. «Un homme ordinaire marche dans les décombres d'un monde calciné». Un 25 septembre, il a lu que Rioji Takashami apprenait à voler aux grues blanches du Japon... Ce qui ne l'empêche pas de regarder la télé, de considérer que «Slobodan Milosevic est replet. Un VRP comme on en croise le soir au grill des hôtels d'autouroute. Bien mis, l'oeil vif, propre sur lui, il reste aussi banal qu'énigmatique».

Sous le titre de «La buée sur un miroir», il a lu une biographie de Mahler, où il apprend que la femme d'Einstein serait coauteure de la relativité. «La communauté scientifique perplexe... Une femme, relativité générale et restreinte...»

Difficile de ne pas tout noter... de

ces notules incisives et souvent imprévisibles. Ainsi de cette inconnue, prénommée Célia, et qui lui écrit: «J'aurais voulu être métisse pour que chaque coin de ma peau soit à la mémoire d'un peuple».

Aux amoureux qui s'éprennent et se déprennent, ce mémorialiste nostalgique apprend qu'une femme «dit souvent au revoir, pour que des traînées de rêves les tourmentent lorsqu'ils sont séparés et qu'enfin ils s'imaginent et se légendent».

Bonne lecture, et moins brève qu'il n'y paraît, à soucher la mince brochure.

Un lien bien tenu semble rapprocher *Sorties de nuit* du livre de Jean-Michel Baer. Sauf peut-être, en exergue, une assez longue citation tirée de *Jours ordinaires*, où Yves Simon écrivait: «J'ai gardé de mon enfance les cruautés simples et les imaginations désordonnées. J'ai erré à la recherche des sorcières, des déesses, de Christ buvant des demis pression aux comptoirs des gares terminales et je n'ai trouvé que moi, avec cette cicatrice étrange dans le regard et ces mains qui tremblent quand il faut se quitter».

Autre rapprochement, presque grec qui a moi-même en rapport cette fois avec le titre «Les Chagrins et la Beauté du monde», quand Yves Simon déclare: «Nous écrivons et ça nous sert de chagrin».

Le trio que met en scène le livre de Jean-Michel Baer est composé d'Andreas, un jeune grec qui a moi-même dans les prisons des colonels, et qui en est sorti pour rencontrer à Paris Lawrence, qui est journaliste à *Libération*, et Mélanie qui est militante de gauche et activiste. Tout cela aux années d'avant mai 1968, et après.

Le livre s'ouvre sur une «représentation» d'une tragédie grecque, «une fête royale où serait célébrée la descente des jeunes Athéniens et de Thésée dans le labyrinthe pour être livrés au Minotaure».

On saura bientôt qu'il s'agit d'un scénario, pour la télé ou pour le cinéma, et que cette entrée en fanfare, riche en couleurs et en rappels mythologiques est le fil d'Ariane qui permet à l'auteur de retrouver les années ardentes de ses combats. Ensemble, avec ses amis, et singulièrement avec la belle Mélanie, «ils ont redessiné le monde», car «c'est ainsi que l'on s'aimait lorsqu'on avait vingt ans: dans l'effervescence des idées, et dans leur déchirement».

Sans doute plein de reminiscences pour les contemporains de l'auteur, le roman est de moindre intérêt pour les lecteurs et les lectrices qui n'ont connu ni cet engagement social ni cette façon de s'aimer en occultant le quotidien.

THOMAS BERNHARD ET LES SIENS  
Gemma Salem  
La Table Ronde, 1993, 221 pages.

Il y a des Lourdes dans les cimetières. Le plus célèbre est celui de Jim Morrison au Père-Lachaise, dévasté par la jeunesse du monde, terre battue, graffiti au couteau sur les tombes voisines, pipes à eau cassées, atmosphère de lendemain. Ce doit être infernal d'être le cadavre voisin de Morrison... Au Montparnasse sur la pierre couchée de Gainsbourg on trouve entassés les plus beaux ex-votos du monde profane, RIP griffonnées sur des paquets de Disques bleus, oursons élimés, kleenex froissés, tickets de métro, choux, bouteilles, mégots.

Au cimetière de Grinzing, en Autriche, l'écrivain Thomas Bernhard, lui, n'a pas de pierre tombale. En février 1989 on l'a mis en terre entre deux tombeaux, comme lorsqu'on ajoute un lit pliant dans une chambre d'hôtel. Aucune inscription ne signale sa présence, et pourtant tous les jours des fleurs fraîches y sont déposées, des bougies y brûlent, il y a des *Danke schön* tracés au charbon sur des cailloux.

On aime bien nos morts, parfois. Il y a de la veste en chacun de nous. Tous ceux qui n'osèrent jamais téléphoner à Gainsbourg, à Thomas Bernhard, ni leur écrire, ni même les aborder dans la rue, et tout cela c'est tant mieux, évidemment, parce que c'est comme ça, tous ceux-là se précipitent au cimetière, pour faire leurs visites émuës; on est alors tout à fait curieux et tout à fait grave comme lorsqu'on va au théâtre la première fois.

Gemma Salem est la veste turque de Thomas Bernhard. A elle seule elle construit une partie de Lourdes autour de lui. Elle lui écrit déjà, du temps de son vivant, et une lettre pouvait faire 170 pages. Il ne répondait pas. Comme d'autres, elle descend du train à Gmunden, un jour, à la recherche de l'écrivain vénéré. L'apercevant sur le quai de la gare elle panique, elle se sauve, va chez le docteur Peter Fabjan, le demi-frère de Thomas Bernhard; elle repousse une offre d'entrevue, et finalement, au café Rathaus, Thomas Bernhard s'est assis près d'elle, «et tout de suite j'ai été calme et à l'aise», écrit-elle, aije lu dans cet ouvrage dévoué qu'elle consacre à l'écrivain sans stèle du cimetière de Grinzing.

J'ai dit mon admiration pour Thomas Bernhard, et établissons qu'il

## Aimez-vous Thomas Bernhard?

ROBERT LÉVESQUE

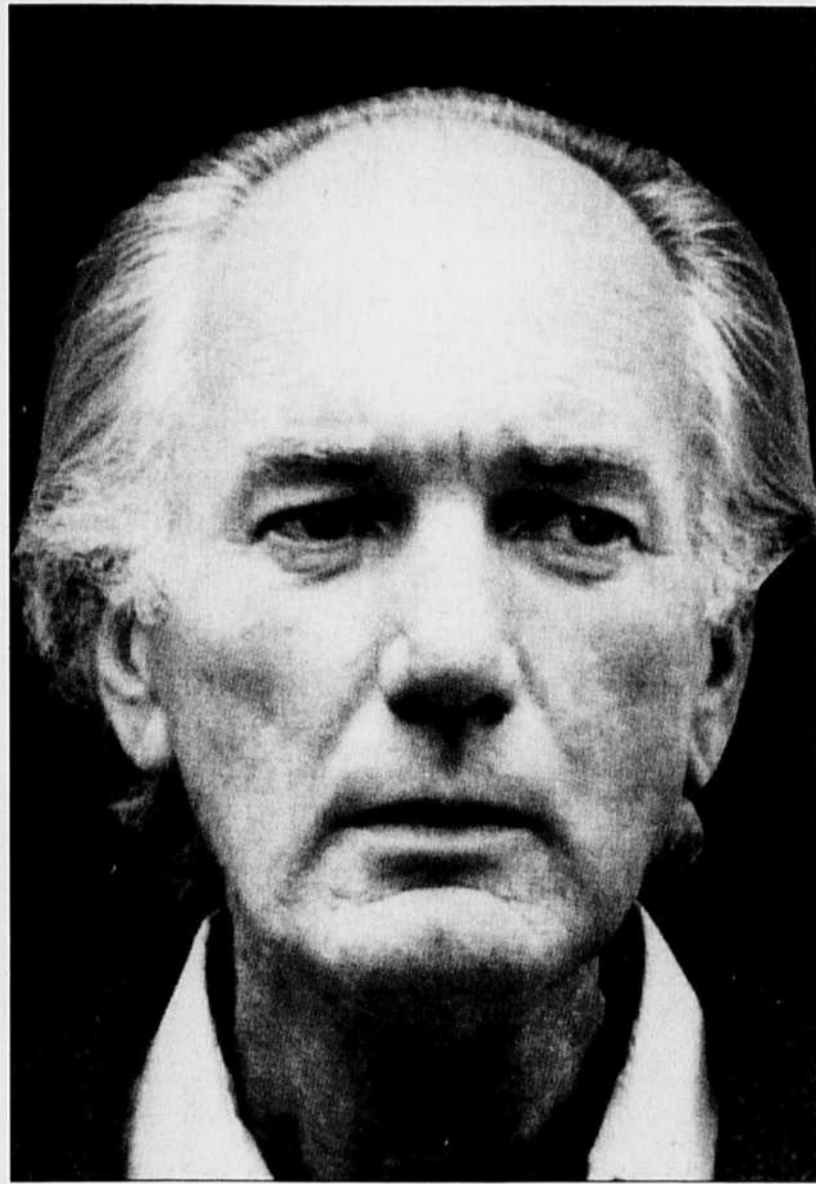


PHOTO K. MOLZEN

Dans la haine de la patrie qu'a développé Thomas Bernhard en une pure littérature d'imprécation, les «bernhardiens» trouvent une honnêteté profonde, une vérité tragique, la générosité des grands insurgés.

est sans doute, aije souvent pensé, le plus grand des écrivains de l'après-guerre, c'est-à-dire des écrivains qui font la 39-45 en culottes courtes, avec des peurs d'enfant au fond des caves humides d'Europe.

Il a huit ans, Thomas Bernhard, lors de l'Anschluss. Treize ans lorsqu'Hitler se suicide. Il n'a pas connu son père, une fripouille qui a fui la fille Hertha Bernhard après l'avoir engrossée entre deux ménages, Hertha Bernhard qui va se venger sur ce fils de catastrophe, qu'elle bat, qu'elle punit, qu'elle met en pension. Ce fils qui va découvrir un seul être aimé, un grand-père maternel, écrivain sexagénaire non publié qui vit aux crochets de sa femme. Qui interdit au petit Thomas Bernhard le

moindre mot pendant les promenades en forêt. Silence aussi des sanatoriums, pneumonie attrapée dans des matins glaciaux en déchargeant des camions de pommes de terre.

Jeunesse, vie de malade. Pas de sexe. La mort comme compagne... et aussi une femme de 35 ans son aînée qu'il appellera «la tante» et qui sera la complice. Il meurt à 58 ans, en février 1989, interdisant à l'Autriche de produire ses oeuvres, laissant une magistrale série de romans où la notion de l'autobiographie est à la fois démolie et sublimée dans une série d'incantations littéraires unique dans l'histoire des lettres, spirales de phrases lancinantes d'un soliloque répétitif, jamais cessant, incisif, aux milliers de nuances d'une observa-

tion maniaque et au souffle sûr qui font de Thomas Bernhard un Jean-Sébastien Bach de l'écrit.

Gemma Salem, comme ceux qui ont lu *La cave*, *Perturbation*, *Maitres anciens*, *Le naufragé*, *Extinction*, a attrapé «le virus Bernhard», fascination de lecteur qui entend chez un auteur une voix qui lui parle, un rythme qui le retient, une force qu'il sent parente à la sienne dans les arcanes de la révolte d'un être qui perce à jour l'essence humaine la plus enfouie et vous force à admettre, si vous êtes honnête, que, oui, on est tous comme ça, dit Gemma Salem, des menteurs trop lâches pour regarder la vérité en face, et sortir du cloaque où on ne fait que mentir, se mentir, pour mieux s'abrutir.

Les admirateurs de Bernhard, ceux qui poussent l'admiration à sa limite, comme Gemma Salem, comme ceux dont elle parle sans son ouvrage et qui sont allés vivre à Gmunden pour être proche de l'écrivain, comme celle, dite la Sultane, qui s'est suicidée, comme ceux qui voulaient savoir s'il préférait les oeufs au plat aux oeufs brouillés, ont un rapport passionnel avec les livres de l'Autrichien. Dans la haine de la patrie qu'a développé Bernhard en une pure littérature d'imprécation, les «bernhardiens» trouvent une honnêteté profonde, une vérité tragique, la générosité des grands insurgés.

Dans ce bouquin d'une «groupie», on trouvera de tout, les propos des voisins à Gmunden, l'aubergiste, le garagiste, l'agent immobilier, tous devenus personnages dans les romans de Bernhard et dont Gemma Salem fait le tour microphone en mains; aussi son metteur en scène Claus Peymann, son traducteur Claude Porcell, et même un type de Chicoutimi, Jean-Alain Tremblay, écrivain (?). On apercevra à travers anecdotes et confidences le profil d'un solitaire qui repassait ses chemises et mettait des glaçons dans son vin blanc. Et s'enfermait *incommunicado* pour écrire des chefs-d'oeuvre.

«Un être, a-t-il écrit dans quelques-uns de ses romans *Oui*, qui perçoit tout et qui voit tout et qui observe tout, et cela sans interruption, n'est pas aimé, il est plutôt craint, et les gens se tiennent d'emblée sur leurs gardes en sa présence, car un tel être est dangereux et les êtres dangereux sont non seulement craints mais détestés et, en ce sens; je peux me définir comme un être détesté».

Plusieurs lecteurs dans le monde aiment Thomas Bernhard. Vous?



L'auteur de *Sorties de nuit* pratique la devise de Camus...

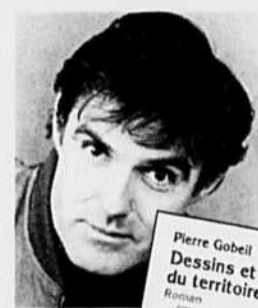
### FAITES DÉJÀ LE PLEIN DE BONNES LECTURES POUR L'ÉTÉ



**Plume Latraverse**  
Pas d'admission sans histoire

Une enquête qui n'a rien de bien ordinaire dans un manoir louche, lieu de toutes les équivoques, où se côtoient des personnages colorés, inspecteurs, manchot, nymphes et nains, tous bavards et grands buveurs.

306 pages 19,95 \$



**Pierre Gobeil**  
Dessins et cartes du territoire

«Une oeuvre très forte.»

Réginald Martel, La Presse

«Mes livres s'insinuent en nous lentement... étranges, obsédants et beaux.» Marie-Claude Fortin, Voir

«On ne peut plus passer à côté de Pierre Gobeil.» Christiane Charette, Radio-Canada

Coll. Fictions, 144 pages 16,95 \$

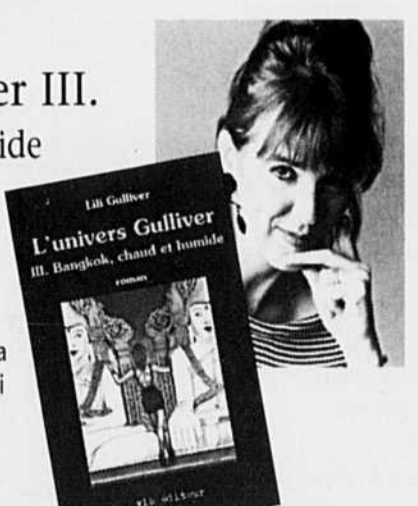
**Lili Gulliver**

L'Univers Gulliver III.

Bangkok, chaud et humide

Après Paris et la Grèce, voici la troisième étape d'un tour du monde insolite par l'infatigable «exploratrice» qui s'est donnée comme mission de découvrir l'amant idéal. Cette fois-ci, c'est la Thaïlande, la terre de Siam, où Lili enquête, parmi les bonzes et les Rambos de l'oncle Sam.

172 pages 14,95 \$

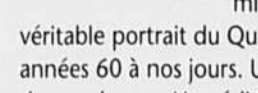


**Gérald Godin**

Écrits et parlés 1

Vol. 1. Culture 448 pages - Vol. 2. Politique 336 pages

Une histoire du Québec moderne, écrite à chaud, mise à la portée de tous, jeunes et moins jeunes. Les écrits et les entretiens de Gérald Godin — l'intellectuel, le journaliste et le militant — composent un véritable portrait du Québec culturel et politique des années 60 à nos jours. Une somme incomparable en deux volumes. Une édition préparée par André Gervais. Coll. Itinéraires, 24,95 \$ chacun



LIVRES RÉCENTS  
ANCIENS - RARES  
ET D'AUBAINES

LÀ OÙ VOUS RISQUEZ LE PLUS DE TROUVER plus de 100 000 titres sur tous les sujets

ACHETONS LIVRES ENCORE UTILES  
TÉL.: 845-7307

1246, rue St-Denis

### COLLECTION LE VIF DU SUJET

Jacques Renaud

La Constellation du bouc émissaire

Clause dérogatoire loi 101 et proto-totalitarisme

Clause dérogatoire, loi 101, loi 178, ségrégation linguistique, boucs émissaires: les thèmes qui composent les trois essais de

La Constellation du bouc émissaire, de Jacques Renaud, font partie de notre vie quotidienne.



LES ÉDITIONS BALZAC

22, av. Balzac • Candiac, Qc • J5R 2A7 • Tél.: (514) 444-8650 • Fax: (514) 659-9710

des idées et des livres, passionnément

vib éditeur

LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

l'Hexagone

LIEU DISTINCTIF DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE



**Sylvain Trudel**  
Zara, ou la mer Noire

Le récit flamboyant et lyrique d'une quête éfrénée à travers le monde et le chaos.

«Un livre admirable. Un texte dont certains passages ressemblent en aussi beau aux Illuminations de Rimbaud. Je vous le recommande.» Daniel Pinard, VSD Bonjour, Radio-Canada.

128 pages 14,95 \$



**Jacques Desautels**  
Le quatrième Roi mage

Une enquête à Venise à propos d'un mystérieux anneau au doigt de la Vierge Marie, peinte par le Titien, qui nous transporte de Venise à Chypre et qui risque de bouleverser nos croyances religieuses.

288 pages 19,95 \$

Quinze ÉDITEUR

# LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## PARCOURS D'UN ÉCRIVAIN

### Carnet 37

MARIE-CLAIRE BLAIS

C'est une sculpture de bronze dans un jardin, en France. C'est le portrait de Paul, notre ami Paul Sablon, dans un jardin près de Chartres, c'est une sculpture qui a une histoire, lorsque celui qui la sculpte maintenant, l'aura terminée, polie, elle réfléchira la lumière du ciel d'été, ses angles dénudés, quand tombera la nuit sur elle, recevront les pluies et les premiers assauts du froid. C'est ainsi que Paul vivra parmi nous, désormais. Celui qui exprime dans un français impeccable son amour des années soixante-dix, «quelle libération sexuelle, alors, avons-nous jamais connu une telle liberté de vivre sur cette terre, et c'est nous-mêmes, les gens de ma génération qui en avions décidé ainsi...» me dit-il les yeux brillants, ce Paul excentrique et lumineux venu des pays scandinaves, déguste avec moi la bière du midi avant de retourner à ses travaux de construction, car il bâtit lui-même sa maison — laquelle laissera s'infiltrer toutes les pluies des jours de déluge sur l'île — ce ravissement des années soixante-dix, leur liberté, leur imagination, il est encore tout imprégné, pendant ces brèves conversations, sur une terrasse en fleurs, dans un parc négligé où caquetent les poules dans l'herbe brûlée par le soleil, voici Paul pendant ces moments de détente, de récréation, presque nu dans son short écourté, un anneau à l'oreille droite, un second anneau, celui-ci, fin comme une bague, sur la pointe du sein gauche, ses cheveux blonds comme de la paille coupés ras, il étincelle d'ardeur, d'intelligence, et c'est un passionné de culture, il lit Jean Genêt, les philosophes allemands qu'il décortique en langue allemande, «il faut tout lire» dit-il dans son exubérance fantaisiste «et même tout étudier... travailler à un doctorat en Histoire de l'Art même s'il est un peu tard...»

Tous ces livres, il les lira, il sera diplômé en Histoire de l'art, sa curiosité est inépuisable, il lui faut sans cesse bouger, partir, son vagabondage est stylisé et savant, des musées de France aux musées de la Hollande, séjournant en été dans les forêts de la Norvège, ses parents ancêtres sont, me dit-il, des pasteurs, des philosophes religieux qui ont écrit des livres théologiques, sa nostalgie de prince s'envole encore parfois vers ces pures régions de l'Europe du Nord où il espère un jour s'établir avec sa femme Pamela. Mais c'est en France, dans ce pays paisible près de Chartres qu'il aime le plus vivre en y cultivant ses fleurs. Pamela, Paul. Séduisants à l'extrême, d'une romantique androgynie qu'ils perfectionnent de leur art fantasque de s'habiller, de vivre; ils sont d'ailleurs d'une singulière Europe dont la décadence n'est pas l'usure mais le charme de la nouveauté, de la provo-

cation subtile. Ils aiment fêter à la vodka, au saumon fumé, les Pâques scandinaves, ils reçoivent dans leur maison de Key West aux murs effondrés avant d'être construits, d'où coulent sur leurs vêtements spendieux des pluies torrentielles, des comtes, des marquises sur leurs balcons d'où pendent parmi les chats, leurs maillots de bain effilochés, ils reçoivent qui veut venir apporter de lointaines nouvelles, ce sera le prostitué de Milan ou le millionnaire ruiné qui se promène pieds nus dans leur salon, tout ce qui n'est pas le culte de l'imagination les ennue. Ils suivent ensemble leur route de feu et d'étincelles filantes, ils sont deux, l'un et l'autre homme et femme, fille et garçon, ce sont peut-être deux séraphins égarés sur la terre, semant sur leurs scintillants parcours les rayons de leurs têtes blondes jumelées.

Dans son jardin broussailleux de Key West, Art Kara soude les membres de bronze les uns aux autres, la première esquisse de la sculpture en dessine déjà la forme finale, pense Art, n'y reconnaît-on pas ce mouvement du corps de Paul, la souplesse de sa démarche, le long du grillage de Griffin Lane, si la tête est penchée sur le côté, c'est parce que Paul pouvait se raidir soudain en cette attitude réfléchie, se refermer soudain en ce profil sévère, celui de l'un de ses ancêtres qui avaient étudié les profondeurs de l'âme. Car Paul c'était tout cela à la fois le désordre et la rigueur. Et Art nettoie l'esquisse, il la replace sur son socle, «Vous vous souvenez, nous demandez-t-il, à David et à moi, de cette façon qu'il avait de plier les genoux en marchant...»

«Un reste de l'enfant toujours en lui» dit David... «Mon Dieu que j'aimais sa folie, nous n'allons plus jamais connaître quelqu'un comme lui...» La sculpture réelle, celle que j'irai sculpter pour Pamela, devant sa maison en France aura la même taille que Paul, dit Art... il était fait comme l'une de ces longues sculptures de Giacommetti... sa tête était souvent inclinée dans une position sérieuse... C'était la position de sa tête qui m'a donné le plus de travail... On eût dit que depuis des années il savait rendu là... tout en nous charmant et nous amusant... Il nous envoûtait d'une euphorie d'une ivresse de tous les plaisirs et pourtant quel garçon sérieux et profond... C'est une sculpture de bronze dans un jardin en France. C'est la maison abandonnée de Key West que je quitte en mars 1992, Paul y est venu seul en mon absence planter des fleurs nouvelles pour le printemps, il a couvert son lit, lui qui est joyeux, de tapisseries funéraires mexicaines, puis il est parti vers New York recueillir son diplôme de l'Université. Lorsque je le reverrai dans ce jardin en France, la lumière sera intense sur son visage, nul pli ne l'aura creusé, d'humiliantes douleurs ne l'auront pas avili dans cet hôpital près de Chartres, lorsque viendra l'hiver et ses froids, la résistante matière du bronze les repoussera, un peu de neige se posera sur le cou brisé de Paul, sur la tête inclinée qui ne se relèvera plus.



des pays scandinaves, déguste avec moi la bière du midi avant de retourner à ses travaux de construction, car il bâtit lui-même sa maison — laquelle laissera s'infiltrer toutes les pluies des jours de déluge sur l'île — ce ravissement des années soixante-dix, leur liberté, leur imagination, il est encore tout imprégné, pendant ces brèves conversations, sur une terrasse en fleurs, dans un parc négligé où caquetent les poules dans l'herbe brûlée par le soleil, voici Paul pendant ces moments de détente, de récréation, presque nu dans son short écourté, un anneau à l'oreille droite, un second anneau, celui-ci, fin comme une bague, sur la pointe du sein gauche, ses cheveux blonds comme de la paille coupés ras, il étincelle d'ardeur, d'intelligence, et c'est un passionné de culture, il lit Jean Genêt, les philosophes allemands qu'il décortique en langue allemande, «il faut tout lire» dit-il dans son exubérance fantaisiste «et même tout étudier... travailler à un doctorat en Histoire de l'Art même s'il est un peu tard...»

## La route de l'Orient

L'heure de la grande réconciliation entre l'Occident et l'Islam a-t-elle sonné?

LA RÉCONCILIATION (À LA RENCONTRE DE L'AUTRE) Naim Kattan, Hurtubise HMH, «Constantes», 116 pages

GIBRAN LE PROPHÈTE, NIETZSCHE LE VISIONNAIRE (DU PROPHÈTE ET D'AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA) Souad Kharat, Triptyque, 252 pages



ROBERT SALETTI

croire en la croyance, c'est-à-dire d'avoir foi en l'humanité, on lira *La Réconciliation* comme un éloge de la différence.

### L'éternel retour des prophètes

Une des explications que donne M. Kattan au dialogue de sourds qui prévaut entre le christianisme, d'une part, et le judaïsme et l'Islam, d'autre part, c'est que le premier a établi son règne sur la séparation de l'acte et de la parole, alors que les seconds rejettent d'emblée toute représentation, toute image, toute médiation entre acte et parole. C'est dire à quel point la réconciliation ne sera pas facile.

Une autre réconciliation difficile consiste à comparer les pensées de Khalil Gibran et de Nietzsche. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'associer le poète libanais, chantre de l'amour divin, au philosophe allemand, nihiliste tragique, exigeait quelques précautions.

Vérification faite, elles ont été prises. La thèse de Souad Kharat, une Libanaise d'origine vivant à Paris, est que Gibran, qui a vécu au début du siècle, a été beaucoup influencé par l'auteur du *Gai Savoir* et que, nonobstant l'abîme qui sépare les deux penseurs dans leur conception de l'humain, de la société et de Dieu (dixit Kharat), *Le Prophète* et *Ainsi parlait Zarathoustra*, probablement leur œuvre maîtresse respectives, présentent une structure similaire et adoptent la posture énonciative du prophète dont la mission est d'enseigner aux hommes le grand «oui» à la vie, à une vie pleine et entière. Comme le disait Nietzsche, ton destin, mon frère, n'est pas de servir de tue-mouches.

De conception originale, cet essai de Mme Kharat reste assez scolaire dans sa réalisation, le commentaire se réfugiant souvent à la vie des auteurs et se réfugiant derrière une lecture méthodique qui colle aux textes originaux. Le projet demeure néanmoins inspirant dans son ensemble et on peut comprendre pourquoi les Éditions Triptyque ont tenu à publier ce qui équivaut, à mon avis, à une bonne thèse de maîtrise (mais à une thèse de doctorat quelconque). Pourquoi cette thèse plutôt qu'une autre? Aucun mot d'explication à ce sujet. Il faut croire que le nom des auteurs concernés suffit à défendre la publication.

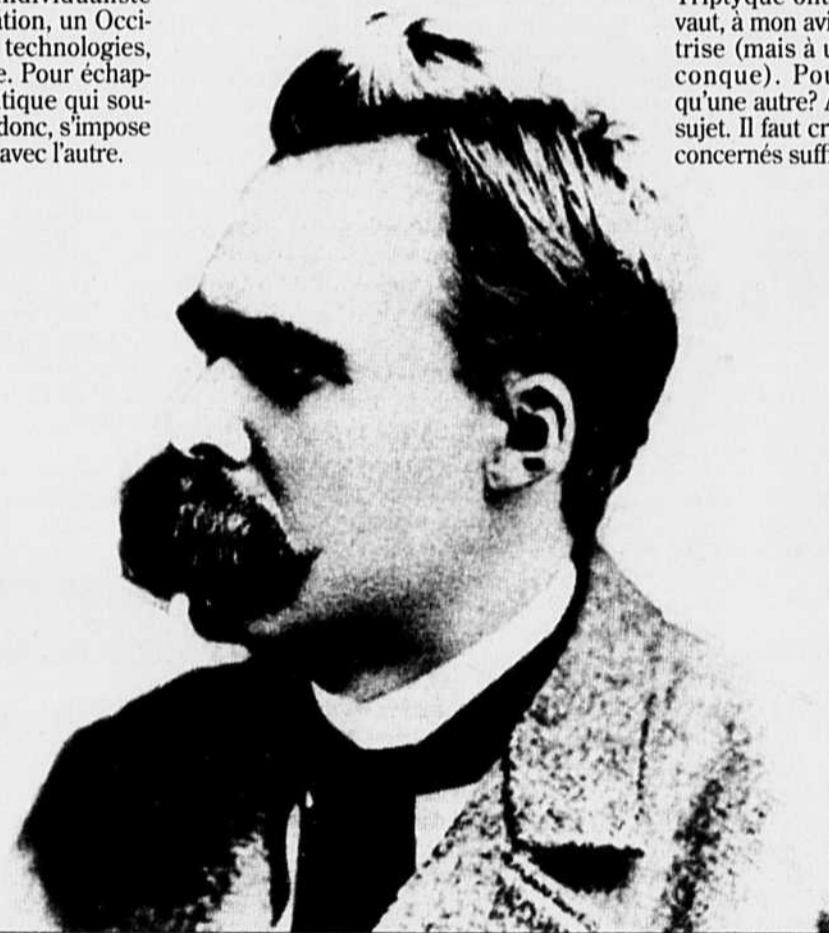
Pour le commun des Occidentaux, l'Islam peut facilement se résumer au couscous, à quelques images (télévisées) de fanatisme religieux, à Sadaam Hussein, à des noms aux sonorités nasaales et lancinantes. Les plus cultivés penseront à Cassius Clay, l'ex-champion des poids lourds devenu Mohammed Ali quand il adopta la religion musulmane, phénomène assez fréquent chez les Noirs américains. Il faut bien le dire, à quelques exceptions près, tout ce qui est «arabisant» souffre chez nous d'un préjugé défavorable.

On peut affirmer sans trop craindre se tromper que la carrière littéraire de Naim Kattan a souffert de ce racisme. La réputation de ce romancier, novelliste et critique de longue date ne dépasse guère le cercle restreint des lettres québécoises et les milieux institutionnels. Irakien d'origine, M. Kattan a fait carrière au Conseil des Arts du Canada et, à ce titre, est peut-être l'un de ceux qui, dans l'ombre, ont contribué le plus efficacement à l'essor de notre littérature. *La Réconciliation* est une autre pierre à l'édifice discret, sans bavure, ni lustre spécifique, que constitue son œuvre.

### Aux portes de la nuit

«Dans cet ouvrage, j'ai essayé d'explorer les diverses façons d'échapper à la fascination d'un absolu qui mène au néant»: ainsi débute l'essai de M. Kattan. La fascination en cause ici c'est la tentation de l'unique. C'est d'abord la tentation individualiste dont l'Occident est l'incarnation, un Occident qui rime avec progrès, technologies, mais aussi avec totalitarisme. Pour échapper à la fascination de l'identique qui soutient les régimes totalitaires, donc, s'impose la nécessité de se réconcilier avec l'autre.

Associer le poète libanais, chantre de l'amour divin, au philosophe allemand, nihiliste tragique, exigeait quelques précautions.



Comme le disait Nietzsche, ton destin, mon frère, n'est pas de servir de tue-mouches.

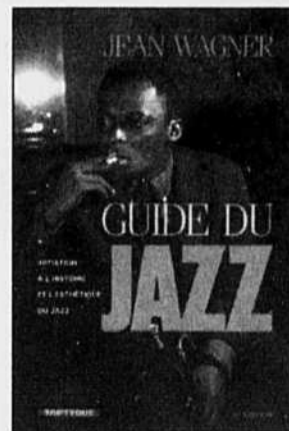
## TRIPTYQUE

524-5900 / 525-5957



Michel Gossetin  
**Le scénario télévisuel**  
ESSAI ET FICTION  
181 p., 17,95 \$

Les scénaristes écrivent des dramatiques et des téléromans que les télégraphes doivent chaque semaine. L'auteur de cet essai s'est penché sur cette écriture de contraintes, sous-jacente à l'image, nageant entre celle du théâtre et celle du cinéma, mais avant tout réaliste puisque l'écriture téléromanesque se veut un reflet de la société. Il termine son ouvrage en nous présentant un exemple de fiction télévisuelle, *La tendresse des pierres*.



Jean Wagner  
**Guide du jazz**

INITIATION À L'HISTOIRE ET À L'ESTHÉTIQUE DU JAZZ  
4e édition remise à jour.  
Cédédon triptyque/Syros  
248 p., 19,95 \$  
Passion et érudition, vaste savoir et grande modestie: le Guide du jazz de Jean Wagner est l'ouvrage idéal d'initiation et de référence. Vulgarisation amoureuse tout entière placée sous le signe de la vraie compétence sans frime ni effets de manche. Rien que l'essentiel.  
L'Événement du Jeudi

Disponible chez votre libraire!

NOUVELLE PARUTION

## L'Office de la langue française de 1961 à 1974

Regard et témoignage

GASTON CHOLETTE

Cet ouvrage relate pour la première fois l'histoire de l'Office de la langue française de 1961 à 1974. Son auteur, Gaston Cholette, situe les grandes orientations de l'Office, rappelle les événements, les prises de position, les actions qui ont fait du français, la langue de travail au Québec. Ce précieux témoignage jette un éclairage inédit sur le rôle joué par l'Office dans la définition de la politique de francisation au Québec.

487 pages • 35 \$

Disponible en librairie et chez l'éditeur

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE  
14, rue Haldimand, Québec G1R 4N4  
Téléphone: (418) 643-4665  
Télécopieur: (418) 646-3317

## DONNEZ-MOI DES AILES

SOCIÉTÉ POUR LES ENFANTS HANDICAPÉS DU QUÉBEC



2300 ouest, boulevard René-Lévesque, Montréal (Québec) H3H 2R5  
Tél.: (514) 937-6171

Une saine alimentation fait aussi partie de la prévention



Montréal (514) 527-2194 Québec (418) 681-9989 Estrie (819) 822-2125 1-800-363-0063

## Les Éditions du Noroît

et la Galerie d'Art Mme Alonzo ont le plaisir de vous inviter au

### lancement

des livres de

Anne-Marie Alonzo  
Margie Gillis  
La danse des marches

Denise Desautels  
Le saut de l'ange autour de quelques objets de Martha Townsend

Louise Dupré  
Noir Déjà avec quatre tableaux de Nycol Beaulieu

qui aura lieu le

mardi, 25 mai 1993

de 17 hres à 19 hres à La Cour St-Louis au 223 rue Prince-Arthur est à Montréal

# L'enquête se poursuit

Sous la direction de Jacques Grand'Maison et de Solange Lefebvre

Une génération bouc émissaire Enquête sur les baby-boomers

Le procès des 35-50 ans ne fait que commencer. Après *Le drame spirituel des adolescents* et *Vers un nouveau conflit de générations*, cette nouvelle enquête explore les causes de ce procès et montre en quoi la génération des baby-boomers révèle les courants souterrains qui secouent dans ses fondements la société québécoise d'aujourd'hui.

Volume de 440 pages — 25,95\$

En librairie

